

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 36 (1898)  
**Heft:** 20

**Artikel:** Mon service de Landsturm  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196892>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.  
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Mon service de Landsturm.

Il y a une quinzaine de jours, je dus me rendre dans une localité du canton de Neuchâtel pour faire mon service de landsturm d'un jour.

J'avais étudié de mon mieux le petit manuel intitulé : *Instructions pour le soldat du landsturm*, dans lequel on remarque des perles dont je ne citerai qu'un échantillon. A la page 37, au paragraphe concernant « le service des nouvelles et moyens de reconnaître la présence de l'ennemi », nous lisons :

*De grandes colonnes de cavaliers indiquent de la cavalerie (!)*

La compagnie n° 4, dont je fais partie, devait se rassembler à huit heures du matin sur la place de gymnastique. J'arrivai avec un camarade à huit heures et quart, et je m'attendais à être sévèrement blâmé pour ce retard ; mais je constatai avec satisfaction que loin d'être le dernier, il manquait encore environ la moitié du contingent, y compris deux officiers. D'ailleurs, mes craintes ne tardèrent pas à se dissiper complètement en remarquant le sourire bienveillant avec lequel nous fûmes accueillis de la part des deux officiers présents, qui nous surent bon gré, sans doute, d'être venus à pied, au lieu d'avoir attendu le train, n'arrivant qu'à huit heures et demie.

Un moment après l'arrivée de ce train, la compagnie fut à peu près au complet, et l'honorable fonctionnaire qui porte le titre bizarre de « commissaire des guerres », procéda à l'appel. Tous y répondirent, sauf quelques malades et deux morts.

Une fois la compagnie organisée, je pus me rendre compte du coup d'œil original et pittoresque qu'elle offrait. Ici, c'est un jeune imberbe à côté d'un camarade qui paraît être son grand-père ; ailleurs, cheveux blancs, têtes chauves et barbes grises, barbes taillées de toutes façons : impériales, favoris, colliers, moustaches en brosse, à la hongroise, empoisées de cosmétiques ; cheveux taillés, cheveux trop longs, rien n'y manque.

Les costumes sont à l'avenant : pantalons militaires gris fer, gris bleu, pantalons civils de toutes nuances, coiffures idem. Quelques vieux braves ont pris leur sac ; ils sont bien une quinzaine sur un total de cent cinquante.

Le programme comporte, jusqu'à midi, l'école de soldat, la connaissance et l'inspection de l'arme.

Après un formidable *Garrde à vous !* chacune des quatre sections se rend séparément sur le terrain de manœuvre. Nous faisons quelques marches, conversions, etc. J'ai oublié de vous dire que la plus grande partie des soldats sont horlogers ou agriculteurs. Pendant la manœuvre, les conversations particulières se donnent libre cours, malgré le commandement réitéré de : *Silence dans les rangs !* ce qui produit un tohu-bohu dont voici un exemple :

*Par groupes, tournez à gauche !*

— As-tu vendu ta brune ?

*Marche !*

— Non, j'attends qu'elle ait fait le veau.

*Direction à droite !*

— Fais-tu toujours des échappements pour Weill et C<sup>e</sup> ?

*A droite en ligne !*

— Oui, j'en ai encore dix cartons à leur livrer.

*Halte !*

— Des cylindres ?

*Repos !...*

— Oui, etc., etc.

Au bout d'un moment, il prend l'idée à notre lieutenant de donner pour quelques instants le commandement de la section à un sous-officier. Celui-ci hésite, se gratte l'oreille, et, prenant tout-à-coup une décision, nous dit d'une voix timide : *Demi-tour à gauche !*

Ce commandement n'existant plus depuis passé trente ans, aucun de nous ne bouge, sauf pour se tordre de rire. Le lieutenant jugeant l'expérience suffisante, reprend sa section pour la conduire auprès de l'inspecteur d'armes.

Ce dernier est un jeune officier de la nouvelle école, tant pour la tenue que pour le vocabulaire actuellement en honneur chez nous. Quelques hommes ayant un peu de peine à remonter leur fusil, il vient se planter devant eux et leur dit :

— Nom de nom !... si vous avez l'air bête !

Cet aimable jeune homme avec sa casquette Saumur fera sûrement son chemin.

L'après-midi est consacré à un simulacre de service de sûreté en marche suivi d'une rencontre avec l'ennemi. Chaque groupe est envoyé à son poste avec instructions données par les officiers aux chefs de groupes.

Or, j'entends près de moi le dialogue suivant qui caractérise admirablement le landsturm :

*Le capitaine* : — Caporal X, vous conduirez rapidement votre subdivision à la jonction des deux routes de Y et Z, en suivant la rive gauche de l'Areuse.

*Le caporal X* : — Capitaine, vous êtes dans l'erreur ; il me semble qu'il serait préférable de prendre par la droite et de conduire mon groupe au coin du bois.

*Le capitaine* : — Caporal X, je vous donne l'ordre d'exécuter ce que je vous commande.

Peu après l'ennemi apparaît, la fusillade commence de tous côtés, mais les horreurs de la guerre, auxquelles l'on pense en ce moment, sont adoucies par la présence, sur le champ de bataille, d'une quantité de mamans et de bébés souriants. C'est une petite fête de famille.

Puis, la compagnie rassemblée et en ordre rentre au village avec tambours et musique en tête, escortée par une centaine de gamins dont l'attitude dénote tout autre chose que l'admiration ainsi que le respect dû à l'armée.

A quatre heures, licenciement. Ah ! quel beau jour, mes amis, et comme chacun de nous fredonne en regagnant ses pénates :

Enfants de la libre Helvétie,

Nous sommes fiers d'être soldats !

## La vérité sur le chat de Montilier.

M. Francisque Sarcey a publié dernièrement dans le *XIX<sup>e</sup> Siècle* un intéressant article sur le sens de l'orientation chez les animaux, auquel nous empruntons les lignes suivantes :

« Les journaux de Suisse nous ont, la semaine dernière, conté à grand bruit l'histoire d'un chat, qui, transporté dans une *déménageuse*, hermétiquement fermée, des bords du lac de Morat jusqu'à Lausanne, serait revenu par des voies inconnues à son domicile de Montilier, après un trajet de plus de cinquante kilomètres.

Vous pensez le tapage que fit cette information ; on en inféra naturellement que le sens de l'orientation était des plus développés chez les chats ; chez certains tout au moins. Car il était impossible d'expliquer autrement la facilité avec laquelle celui de Montilier avait retrouvé sa route.

Il y a à l'Université de Genève un professeur, M. Emile Yung, qui depuis de longues années, étudiant les mœurs des abeilles, a fait de nombreuses expériences sur le sens d'orientation qu'on prête libéralement à ces buveuses de rosée. Les résultats tout négatifs où il est arrivé l'ont rendu terriblement sceptique sur les histoires où le fameux sens d'orientation joue un rôle.

Il se mit en tête de faire une enquête sérieuse sur le prodige en question et sur les circonstances qui l'avaient accompagné.

Il se rendit donc de sa personne à Montilier, et là, il apprit de témoins oculaires qu'en effet un chat noir, âgé d'un an, dont la mère habite encore la maison, avait été déménagé avec le mobilier de ses maîtres le mardi 22 mars dernier ; qu'il avait dû arriver à Lausanne, le mercredi, vers cinq heures de l'après-midi et que, le lendemain jeudi, à dix heures du matin, c'est-à-dire dix-sept heures plus tard, il était revenu gratter à la porte de l'appartement auquel il était accoutumé. Plusieurs personnes l'avaient reconnu ; leurs témoignages étaient aussi positifs que concordants ; aucun doute n'était permis à cet égard.

Aucun doute ? M. Emile Yung, lui, se permit d'en avoir. Il demanda à voir le chat. Il ne cacha point qu'il voulait l'examiner et renouveler l'expérience, en transportant l'animal dans une autre direction. On lui répondit que la chose était impossible ; que le chat était devenu subitement très sauvage, et que, depuis son retour, il ne s'était laissé aborder par personne.

Il n'avait donc été reconnu qu'à distance ! Voilà déjà qui commençait à jeter des doutes dans l'esprit du savant sur l'authenticité du fait.

M. Yung ne s'en tint pas là.

Ne pouvant obtenir qu'on lui montrât l'animal, il se mit en rapport avec ses maîtres nouvellement établis à Lausanne, sollicitant leur concours pour pousser l'enquête jusqu'au bout ; et il finit par se convaincre qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire.